

Ressources philosophiques pour Rythmes et cadaences de la vie quotidienne : quel temps pour soi ?

1/ Textes philosophiques :

➤ *Le temps et ses paradoxes :*

(Saint-)Augustin :

Qu'est-ce donc que le temps ? Qui pourra le dire clairement et en peu de mots ? Qui pourra le saisir, même par la pensée, pour traduire cette conception en paroles ? Quoi de plus connu, quoi de plus familièrement présent à nos entretiens, que le temps ? Et quand nous en parlons, nous concevons ce que nous disons; et nous concevons ce qu'on nous dit quand on nous en parle. Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne m'interroge, je le sais; si je veux répondre à cette demande, je l'ignore. Et pourtant, j'affirme hardiment que si rien ne passait, il n'y aurait point de temps passé; que si rien n'advenait, il n'y aurait point de temps à venir, et que si rien n'était, il n'y aurait point de temps présent. Or, ces deux temps, le passé et l'avenir, comment sont-ils, puisque le passé n'est plus, et que l'avenir n'est pas encore ? Pour le présent, s'il était toujours présent sans voler au passé, il ne serait plus temps; il serait l'éternité. Si donc le présent, pour être temps, doit s'en aller en passé, comment pouvons-nous dire qu'une chose soit, qui ne peut être qu'à la condition de n'être plus ? Et peut-on dire, en vérité, que le temps soit, sinon parce qu'il tend à n'être pas ?

[...] Ce qui devient évident et clair, c'est que le futur et le passé ne sont point; et, rigoureusement, on ne saurait admettre ces trois temps : le passé, le présent et le futur. Mais peut-être dira-t-on avec vérité : «Il y a trois temps : le présent du passé, le présent du présent et le présent de l'avenir.» Car ce triple mode de présence existe dans l'esprit; je ne le vois pas ailleurs. Le présent du passé, c'est la mémoire; le présent du présent, c'est l'attention actuelle; le présent de l'avenir, c'est son attente. Si l'on m'accorde de l'entendre ainsi, je vois et je confesse trois temps. Et que l'on dise encore, par un abus de l'usage : «Il y a trois temps : le passé, le présent et l'avenir», qu'on le dise, peu m'importe; je ne m'y oppose pas. J'y consens, pourvu qu'on entende ce qu'on dit, et que l'on ne pense point que l'avenir soit déjà, que le passé soit encore.

Augustin : *Les Confessions* (vers 400), livre XI, chap. 14 et 20 (1879)

Commentaire :

Les Confessions (400) retracent son cheminement et sa conversion = à la fois un récit autobiographique + une réflexion sur le Bien et le Mal. Dans le livre XI des *Confessions* la question du temps est inscrite dans celle de la création – y a-t-il un temps avant le temps? – Et dans la question d'une possibilité d'une relation de l'homme à Dieu – comment une créature insérée dans le temps (temporelle) peut-elle joindre un Être hors du temps (éternel)? D'après Saint Augustin, **le temps tel que nous nous le représentons, avec ses 3 dimensions, n'existe que par l'âme qui se souvient du passé, assiste au présent, et pressent le futur. C'est la triple présence de l'âme qui assure la continuité du temps. En ce sens, il n'y a pas de temps sans esprit (conscience et conscience de soi). Le temps est en nous.**

- (chap. 14) « **Qu'est-ce donc que le temps ?** » **Le temps est un paradoxe** : à la fois une notion « familière » et « connue », une intuition simple de l'esprit, dont on fait l'expérience dans le dialogue avec autrui ; mais aussi, et à la fois, une notion inconnue et insaisissable, irréductible à toute tentative d'explication rationnelle, un néant pour la pensée. – « Si

personne ne me le demande, je le sais ; mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus. »

- Et pourtant, il faut bien que quelque chose existe vraiment du temps pour que je puisse avoir des notions (concevoir) de passé (= qqch. qui a passé), de futur (= qqch. à venir) et de présent (= qqch. qui est).

Rappel de l'aporie (impasse logique) : ces trois temps n'existent pas = le passé n'est plus, le futur n'est pas encore, et le présent disparaît à mesure qu'il apparaît. Car un présent toujours présent = l'éternité. Le présent « ne peut être qu'en cessant d'être » = l'essence du présent est son néant, son non-être.

- (chap. 20) **Par commodité (communication) la langue simplifie la pensée : il est impropre de dire que les 3 temps existent réellement**, puisque l'analyse logique a invalidé leur existence.

Mais, il faudrait plutôt dire **que s'il existe 3 temps = « le présent du passé, le présent du présent, le présent du futur » = 3 dimension du temps = 3 manières d'être de l'esprit = 3 façon de s'appliquer au monde / aux choses.**

- La solution à l'aporie = faire de la durée une intuition de la subjectivité, le temps appartient à la pensée du sujet.

Par la mémoire, l'attention et l'anticipation, l'esprit peut **lier** les moments du temps dans un mouvement continu et mesurable. **La mémoire rend le passé présent** l'esprit, l'empêche de tomber dans le néant. **L'anticipation (« l'attente ») rend présent le futur, fait entrer le futur proche dans le présent et dans l'être. Et l'attention (« l'intuition directe ») = la présence de l'esprit au moment présent** : elle produit une dimension de l'âme, un « espace » de durée (un laps de temps) qui permet au temps de couler et d'être mesuré.

Bergson :

C'est justement cette continuité indivisible de changement qui constitue la durée vraie. Je ne puis entrer ici dans l'examen approfondi d'une question que j'ai traitée ailleurs. Je me bornerai donc à dire, pour répondre à ceux qui voient dans cette durée « réelle » je ne sais quoi d'ineffable et de mystérieux, qu'elle est la chose la plus claire du monde : la durée réelle est ce que l'on a toujours appelé le temps, mais le temps perçu comme indivisible. Que le temps implique la succession, je n'en disconviens pas. Mais que la succession se présente d'abord à notre conscience comme la distinction d'un « avant » et d'un « après » juxtaposés, c'est ce que je ne saurais accorder.

Quand nous écoutons une mélodie, nous avons la plus pure impression de succession que nous puissions avoir — une impression aussi éloignée que possible de celle de la simultanéité — et pourtant c'est la continuité même de la mélodie et l'impossibilité de la décomposer qui font sur nous cette impression. Si nous la découpons en notes distinctes, en autant d'« avant », et d'« après » qu'il nous plaît, c'est que nous y mêlons des images spatiales et que nous imprégnons la succession de simultanéité : dans l'espace, et dans l'espace seulement, il y a distinction nette de parties extérieures les unes aux autres. Je reconnais d'ailleurs que c'est dans le temps spatialisé que nous nous plaçons d'ordinaire.

Nous n'avons aucun intérêt à écouter le bourdonnement ininterrompu de la vie profonde. Et pourtant la durée réelle est là. C'est grâce à elle que prennent place dans un seul et même temps les changements plus ou moins longs auxquels nous assistons en nous et dans le monde extérieur.

Henri Bergson : « La perception du changement » in *La pensée et le mouvant* (1911)

Commentaire :

Pour Bergson, le temps est continu et indivisible, qualitatif = la durée – perceptible dans la vie intérieure de notre esprit (voir la correction sur le texte de Bergson « Le rêve » dans *L'énergie spirituelle* : la durée est la vie intérieure de l'esprit = la mémoire pure inconsciente).

Ce n'est pas la représentation extérieure et mathématisée, spatialisée et simplifiée (quantitative, mesurable, pratique).

- **Bergson prétend résoudre la difficulté entre temps objectif / mesurable et temps subjectif / indivisible : cette intuition du présent que nous expérimentons dans notre conscience, que nous nommons « temps », lui l'appelle « durée » = « le temps perçu comme indivisible ».**

- La durée / le temps implique la succession, propre au mouvement : ceci semble incontestable.

Mais, il conteste que notre conscience ait une perception de la durée comme juxtaposition de « moments », d'un « avant » et d'un « après ». La juxtaposition d'instantanés séparés les uns des autres s'oppose à la continuité de la durée. Cette représentation du temps comme juxtaposition d'instantanés déforme le temps, selon Bergson, en le représentant **selon le modèle spatial.**

Dans l'espace, nous pouvons séparer, distinguer les lieux, selon un « avant » et un « après ». Dans le temps, **dans la durée comme intuition subjective, passé, présent et futur sont poreux les uns envers les autres**, ils s'interpénètrent – dans le présent subsiste encore du passé et est déjà présent le futur...

- **Durant l'écoute d'une mélodie musicale, la conscience ne se limite pas au présent, ni encore moins à l'instant. Elle possède un pouvoir de retenir le passé et d'anticiper l'avenir. Elle forme un tout dans notre perception consciente. C'est ce que Bergson appelle l'intuition de la durée = un temps vécu.**

Lorsque l'on décompose la mélodie en notes de musique, elle cesse d'être un tout appelé « mélodie » : lorsque l'on chante ou que l'on joue d'un instrument, on est au présent, pourtant, on se rappelle ce qui précède et on anticipe sur ce qui vient **dans un seul et même mouvement de l'esprit**... Mais si on découpe les instants, cela devient un ensemble de notes sur une partition qui est un découpage spatial en parties séparées sur une page... = spatialisation de la musique.

- Il nous met en garde contre une tentative de confondre ce temps vécu avec le temps de la physique qui est une construction artificielle de l'intelligence, souvent conçue sur le modèle de l'espace. Ce « temps spatialisé » est commode pour agir et raisonner (mesurer, calculer) : c'est pourquoi = le + utilisé d'habitude.

Bergson distingue **l'intelligence, qui trahit le réel en le simplifiant : le réduisant à des représentations utiles à l'action (pratiques) ; et la conscience, qui s'efforce d'avoir l'intuition la plus fidèle possible du réel** – comme c'est le cas avec la poésie.

Nietzsche :

Le poids le plus lourd – Et si un jour ou une nuit, un démon se glissait furtivement dans ta plus solitaire solitude et te disait:

" Cette vie tel que tu la vis et l'a vécue, il te faudra la vivre encore une fois et encore d'innombrables fois; et elle ne comportera rien de nouveau, au contraire, chaque douleur et chaque plaisir et chaque pensée et soupir et tout ce qu'il y a dans ta vie d'indiciblement petit et grand doit pour toi revenir, et tout suivant la même succession et le même enchaînement – et également cette araignée et ce clair de lune entre les arbres, et également cet instant et moi même. L'éternel sablier de l'existence est sans cesse renversé, et toi avec lui, poussière des poussières !" – Ne te jetteras-tu pas par terre en grinçant des dents et en maudissant le démon qui parla ainsi ?

Ou bien as-tu vécu une fois un instant formidable où tu lui répondrais : "tu es un dieu et jamais je n'entendis rien de plus divin !" Si cette pensée s'emparait de toi, elle te métamorphoserait, toi, tel que tu es, et, peut-être, t'écraserait ; la question, posée à propos de tout et de chaque chose, "veux-tu ceci encore une fois et encore d'innombrables fois ?" ferait peser sur ton agir le poids le plus lourd ! Ou combien te faudrait-il aimer et toi-même et la vie pour ne *plus aspirer* à rien d'autre qu'à donner cette approbation et apposer ce sceau ultime et éternel ? –

Friedrich Nietzsche : *Gai Savoir* §341 (traduction de Patrick Wotling) (1882)

Commentaire :

Le philosophe Friedrich Nietzsche aimait à venir au village de Sils Maria, en Haute-Engadine, en Suisse : pour des raisons de santé, il appréciait particulièrement l'altitude des alpes, le climat sec et l'air vivifiant des hauteurs. C'est dans une petite pension où il avait ses habitudes qu'il écrivit beaucoup de ses textes extraordinaires qui, encore aujourd'hui, frappent notre imagination et mettent notre raison au défi de les comprendre.

Nietzsche était un marcheur : sur les chemins escarpés, sur les crêtes des montagnes, il aimait à penser ses textes si singuliers ; et le soir venu, il couchait ses pensées sur le papier à la lueur des bougies. D'ailleurs, il écrivait dans le *Crépuscule des idoles* : "seules les pensées qu'on a en marchant valent quelque chose".

Ainsi, il racontait qu'un jour d'août 1881, alors qu'il marchait sur un sentier forestier sur les hauteurs du Lac Silvaplana, à 1800m d'altitude, et contemplant ce même lac, il eu l'intuition de l'éternel retour. Plus tard, il écrivit ce texte énigmatique, qui se trouve au paragraphe 341 du *Gai Savoir* (dans la traduction de Patrick Wotling)

Qu'est-ce que l'éternel retour ? Pourquoi cette écriture métaphorique pour nous amener à penser une idée aussi difficile ? Pourquoi nous proposer une telle expérience de pensée ?

Ce n'est certainement pas une thèse métaphysique sur l'être, une théorie physique ou cosmologique sur l'univers qui recommencerait un nouveau cycle cosmique à l'identique des précédents et des suivants. Et ce n'est pas non plus une acceptation passive des événements de notre vie sur le mode fataliste ou religieux, une résignation au mal comme au bien qui nous arrive et à l'histoire telle qu'elle s'est déroulée.

Non, il s'agit ici d'une hypothèse et d'une expérience de pensée éthique – voire d'un exercice spirituel de méditation (à la façon orientale) qui doit transformer notre âme. Le philosophe emploie bien l'expression "et si..." et tourne son texte à la forme interrogative : il veut nous amener à nous poser une question éthique fondamentale.

Au fond, Nietzsche nous dit que nous devrions nous poser cette question du démon : comment évaluons-nous la vie ? Quelle valeur à la vie pour nous ? Or, de notre réponse à cette question éthique révélera notre rapport à l'existence et à nous-même : à savoir si un

éternel retour serait un “poids lourd” insupportable ou, au contraire, si un éternel retour ne serait pas plutôt une chance unique d'accéder à la légèreté de l'être.

Nietzsche joue sur l'aspect parodique et inquiétant de ce “démon”, un petit diable tentateur qui vient chuchoter à notre oreille ses idées de malheur... Et dans un premier temps, ce démon semble nous distiller à l'oreille un poison sournois et fatal : il nous propose une épreuve – imaginer que notre vie, telle qu'elle est dans ses moindres détails, avec ce que nous avons réussi et raté, avec les plaisirs que nous avons goûtés et avec les peines, les souffrances que nous avons endurées – il nous demande d'imaginer que tout cela revienne sans cesse. La vie que nous vivons, celle que nous avons vécue, avec ses décisions, ses responsabilités, ses charges, ses désillusions et autres déceptions ; tous ces moments difficiles à traverser qui nous ont coûté et nous ont pesé comme un fardeau, et dont nous sentons comme un allègement, un soulagement quand ils sont passés, voire oublié – toutes ces épreuves devraient revenir sans cesse... Ils serait alors tentant de sombrer dans le nihilisme ou le désespoir – comme le personnage principal Phil Connors (interprété par Bill Murray) d'*Un jour sans fin* (de Harold Ramis, 1993), où il n'en peut plus de vivre sans cesse le jour de la marmotte (*Groundhog Day*) et d'être seul, qui cherche tous les moyens possibles de sortir de cette malédiction, tente tous les suicides sans y parvenir...

Mais si, bien au contraire, le philosophe nous invitait plutôt à concentrer notre énergie, à intensifier notre vie afin de l'aimer – et donc de désirer qu'elle puisse se répéter indéfiniment. C'est là, que la deuxième partie du texte prend toute son importance, que “l'instant formidable” prend toute sa valeur. S'il nous est arrivé de vivre une fois, ne serait-ce qu'une seule fois un de ces instants d'intense bonheur où nous avons senti l'énergie vibrer en nous et autour de nous, où notre puissance vitale s'exprimait intensément : alors ce petit tentateur diabolique nous apparaîtrait plutôt comme un joyeux diabolin farceur, ou plutôt même comme un ange que comme un démon ; il serait aussi lumineux qu'un magnifique dieu de l'Olympe ou qu'Amour (l'enfant Cupidon) qui nous transperce de ses flèches amoureuses. Ces “instants formidables” qui pourraient justifier toute une vie, en enlever toute trace d'amertume, pardonner le malheur et donner à la vie une valeur rédemptrice...

Or, cete expérience de pensée que nous propose Nietzsche ne serait-elle pas aussi une invitation à alléger tout poids de l'existence, à nous dépasser et à nous élever au-dessus de notre ordinaire ? Ce qui ne veut pas dire mépriser la singularité des petites choses qui font le quotidien, mais les apprécier intensément. Ce serait rendre sa vie plus intense pour la rendre désirable à l'infini : esthétiser ou embellir sa vie, sublimer ou spiritualiser sa vie... Sachant que ce désir de notre vie en transformera la valeur, nous métamorphosera par la même occasion.

C'est un peu comme si le philosophe à la moustache nous disait : “serais-tu capable de te dépasser toi-même, de désirer au-delà de toi, pour aimer si intensément la vie que tu veuilles la revivre à l'identique d'innombrables fois ?”... Alors là, nous serions comme Phil Connors dans la deuxième moitié du film *Un jour sans fin*, qui retrouve goût à ce qu'il vit, qui se met à faire attention aux petites choses et aux gens, à la singularité des êtres, qui apprend le piano et la sculpture sur glace, qui se met à se soucier des autres et à aimer – qui se met à donner lui-même du sens à sa vie.

Et pour aller un peu plus loin, cette expérience de pensée de l'éternel retour est une invitation à intensifier et valoriser l'instant présent – pas seulement les beaux souvenirs et les moments à venir. **Une autre façon d'envisager le fameux *Carpe Diem*... Le défi consisterait à envisager l'événement singulier sous l'angle de l'éternité – ou d'éterniser l'instant** : alors que tout passe dans le flux continu du devenir, que tout se transforme et change, que tout nous échappe et nous fuit toujours à travers le temps qui s'écoule, il s'agit de se placer au plan éthique de la pensée et de donner une valeur inestimable aux choses et aux êtres : la valeur de l'éternité.

➤ **Visions du Carpe Diem :**

Pascal :

Nous ne nous tenons jamais au temps présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent à venir, comme pour hâter son cours, ou nous rappelons le passé pour l'arrêter comme trop prompt, si imprudents que nous errons dans les temps qui ne sont point nôtres et ne pensons point au seul qui nous appartient, et si vains que nous songeons à ceux qui ne sont rien, et échappons sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent d'ordinaire nous blesse. Nous le cachons à notre vue parce qu'il nous afflige, et s'il nous est agréable nous regrettons de le voir échapper. Nous tâchons de le soutenir par l'avenir et pensons à disposer les choses qui ne sont pas en notre puissance pour un temps où nous n'avons aucune assurance d'arriver.

Que chacun examine ses pensées, il les trouvera toutes occupées au passé ou à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent, et si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer de l'avenir. Le présent n'est jamais notre fin. Le passé et le présent sont nos moyens, le seul avenir est notre fin. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre, et nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais.

Blaise PASCAL, *Pensées* (1670), 33/38

Commentaire :

Est-il possible d'être heureux au présent, de vivre l'instant présent heureux ? Ou est-ce que le bonheur est toujours vu rétrospectivement (passé) ou attendu dans un avenir lointain ?

Thèse : Notre pensée est constamment tournée vers le passé ou le futur, soit dans la nostalgie soit dans l'attente : ainsi nous ne pensons pas la vie présente. Nous espérons être heureux au lieu d'être heureux au présent.

Arguments :

- Jamais nous ne sommes satisfaits du temps présent : l'avenir nous semble trop lent à advenir et le passé trop vite évanoui.
- Nous nous attachons donc à ce qui n'est plus (passé) et à ce qui n'est pas encore ou rien (futur) au lieu de voir le présent qui nous appartient.
- Soit nous ne voulons pas voir le présent qui nous est blessant ; soit il nous est agréable mais nous regrettons qu'il passe...

Exemples :

Dans l'expérience de l'amour en couple, il nous arrive souvent de magnifier la rencontre amoureuse du temps de la séduction, des débuts, ou encore d'espérer construire le bonheur dans le futur. Nous ne pensons pas alors au temps présent et au bonheur amoureux que nous construisons tous les jours, à l'instant où nous le vivons...

On attend dramatiquement que le bonheur advienne dans l'avenir incertain ou l'on regrette les temps heureux du passé, incapables de bien penser l'instant présent, de faire rimer présent et bonheur. Ainsi, nous vivons un présent misérable et malheureux, parce que nous sommes incapables de le penser vraiment pour lui-même.

Épicure :

Que personne, parce qu'il est jeune, ne tarde à philosopher, ni, parce qu'il est vieux, ne se lasse de philosopher : car personne n'entreprend ni trop tôt ni trop tard de garantir la santé de l'âme. Et celui qui dit que le temps de philosopher n'est pas encore venu, ou que ce temps est passé, est pareil à celui qui dit, en parlant du bonheur, que le temps n'est pas venu ou qu'il n'est plus là. En sorte qu'il faut philosopher lorsqu'on est jeune et lorsqu'on est vieux, dans un cas pour qu'en vieillissant l'on reste jeune avec les biens, par la reconnaissance que l'on éprouve pour ce qui est passé, dans l'autre cas, pour que l'on soit à la fois jeune et vieux en étant débarrassé de la crainte de ce qui est à venir.

Il faut donc avoir le souci de ce qui produit le bonheur, puisque s'il est présent nous avons tout, tandis que s'il est absent nous faisons tout pour l'avoir. Et ce à quoi, continûment, je t'exhortais, cela pratique-le, à cela exerce-toi, en saisissant distinctement que ce sont là les éléments du bien-vivre.

(...) Et il faut se remémorer que l'avenir ne nous appartient pas sans nous être absolument étranger, afin que nous ne nous attendions pas absolument à ce qu'il arrive, ni ne désespérions comme s'il ne pouvait absolument pas arriver.

Épicure : *Lettre à Ménécée (-341 -270)*

Commentaire :

Y a-t-il un temps opportun pour accéder au bonheur et à la sagesse – y a-t-il un temps opportun pour philosopher ? Faut-il préparer son bonheur futur qui viendra avec le temps de la sagesse ou, au contraire, faut-il se préparer dès à présent au bonheur ?

Thèse : Il ne faut pas différer à plus tard le temps de philosopher ni considérer comme trop tard ce temps passé et perdu : il faut philosopher au temps présent, de la même façon qu'il faut prendre soin de la santé de son âme et préparer son bonheur. Et même si l'avenir est incertain, il nous appartient de prendre cette décision d'être heureux dès à présent.

Arguments :

- Philosopher équivaut à prendre soin de son âme qui équivaut à être heureux.
- Philosopher quand on est jeune permet de le rester alors que l'on vieillit et d'acquérir de la reconnaissance envers la vie. Philosopher quand on est vieux nous maintient dans la jeunesse et nous enlève la crainte du futur (maladie, dépendance, mort)
- Si l'avenir est incertain, il n'est pas pour autant hors de notre portée : nous ne devons pas vivre dans son attente (anxieuse) mais nous ne devons pas pour autant perdre espoir.

Exemples :

- La plupart des jeunes pensent que la philosophie n'est pas encore faite pour eux, qu'ils ne sont pas assez mûrs ou réfléchis pour s'y exercer – or, les expériences pédagogiques de pratique de la philosophie auprès des jeunes sont un succès. Ainsi prendre soin de son âme, comme prendre soin de son corps, c'est commencer à construire son bonheur.
- Dans la vieillesse la maladie, la perte d'autonomie et la mort prochaine font peur : or, la philosophie peut aider à mieux envisager ces phénomènes naturels et à les accepter avec sérénité.

Schlick :

Chacun sait, ou l'expérience le lui apprend avec l'âge, que le bonheur semble d'autant plus s'éloigner qu'on cherche ardemment à l'atteindre. On ne peut pas lui courir après. On ne peut pas le chercher, parce qu'on ne peut pas le reconnaître de loin et qu'il ne se dévoile que soudain, lorsqu'il est là. Le bonheur ? Ce sont ces quelques minutes dans une vie où le monde devient tout à coup parfait, par un concours de circonstances imperceptibles. La chaleur d'une main, la vue d'une eau cristalline ou le chant d'un oiseau : comment pourrait-on « chercher à atteindre » des choses de ce genre ? Mais ce ne sont pas non plus toutes ces choses qui comptent, mais surtout la disposition d'âme qu'elles rencontrent. Ce qui importe c'est que l'âme soit capable de vibrer au bon moment, que ses cordes n'aient pas été détendues par les sons qui en ont été tirés jusque-là, que les accès aux joies les plus élevées ne soient pas encrassés. Mais l'homme peut veiller à tout cela, à la réceptivité, à la *pureté* de l'âme. Il ne peut pas attirer le bonheur, mais il peut disposer toute son existence de manière à être prêt, à tout moment, à le recevoir *quand* il vient.

Moritz SCHLICK, *Questions d'éthique* (1930), VIII, 10

Commentaire :

Doit-on rechercher le bonheur ou, au contraire, s'attendre à le recevoir à tout instant ?

Le bonheur est-il un idéal vers lequel il faut tendre sur la durée, ou bien est-il disponible dans les petites choses simples de l'instant présent ?

Thèse : Rien ne sert de courir après le bonheur et de le viser comme un idéal car dans ces conditions, jamais nous ne l'atteindrons, comme on ne peut atteindre l'horizon. Et pourtant, cette attention aux événements n'est pas une attente passive, mais une attention active : il faut s'y préparer, entraîner son esprit et son corps à cet accueil possible du bonheur qui se dévoile soudainement.

Arguments :

- On ne peut pas voir et reconnaître le bonheur de loin (comme un idéal à atteindre) : il ne se dévoile à nous que dans l'immédiateté de son présent.

- (définition) **Le bonheur consiste dans un faisceau de circonstances et de petites choses harmonisées autour de nous de façon parfaite.**

- **Pour les percevoir, il faut une disposition d'âme :** c'est-à-dire exercer son attention, purifier son âme pour bien l'accueillir.

Exemples :

- Les « petites » choses simples du quotidien : « la chaleur d'une main » tendue, de réconfort ou d'encouragement quand on en a besoin ; « la vue d'une eau cristalline » quand on contemple la nature, quand on a très soif ou quand on souhaite se baigner ; « le chant d'un oiseau » qui résonne en nous, nous relie au vivant ou nous fait admirer la beauté naturelle.

- **Schlick établit une comparaison entre l'âme et un instrument à corde de musique** – qu'il faut soigner, entretenir, dont il faut nettoyer les cordes et qu'il faut retendre si besoin.

Rien ne sert de courir derrière un bonheur idéal à venir... l'attente est nécessaire mais elle ne doit pas être passive : il faut préparer son attention, donc entretenir son esprit, à recevoir ou accueillir le bonheur quand il se présentera à nous. Le bonheur est dans l'instant présent et dans les choses simples parfaitement harmonisées – mais encore faut-il le voir, le reconnaître pour en jouir ; or, pour cela, il faut exercer son attention.

